

Une lune pour les déshérités - Eugene O'Neill - mise en scène Elisabeth Chailloux
revue de presse

THÉÂTRE

« Une lune

pour les déshérités » d'Eugene O'Neill

Une radieuse noirceur

C'est une histoire simple, belle, violente, avec des gens qui n'ont rien qu'une âme, un petit arpent de terre dans le Connecticut et de grosses mains. Des forts en gueule, des alcooliques, des liseurs de Bible – ne les a-t-on pas déjà rencontrés dans le Sud, chez Flannery O'Connor ou Caldwell, ou dans *Les Raisins de la colère* de Steinbeck ?

Il y a Hogan (Daniel Dublet), le père, un fier ivrogne, Josie (Prunella Rivière), sa fille, qui se sent laide et qui se croit garce, Mike (David Maise), le frère, qui fuira la maison paternelle pour ne pas sombrer, et puis Tyrone (Gérard Watkins), le visiteur du soir, encore un ivrogne, tous des ivrognes, qui boit pour se souvenir car on ne boit pas pour oublier. Avec eux, O'Neill fabrique un monde qu'Elisabeth Chailloux parvient sobrement à ressusciter.

O'Neill ne ment pas, il s'enchanté en prose d'une douleur proche de la volupté, qui éteint tout ce qui n'est pas elle ; il donne une voix à ces désastres muets, à ces épaves, en lui, à ce que fut sa jeunesse ; il s'amuse de son penchant pour le malheur mais le malheur est bien là – l'alcool, la drogue, le suicide –, inscrit dans sa mémoire familiale ; il en pleure et il en rigole, comme savaient si bien le faire ses ancêtres irlandais.

Non, O'Neill ne ment pas, il exagère. Il transcrit, à travers ses personnages, les secousses de son cerveau, l'aveu exaspéré de son cœur ; il s'aventure là où l'abjection et la pureté se touchent ; il puise de la douceur (du salut ?) aux plus bas étages de l'abandon ; il contemple avec un œil d'or les destins les plus noirs, les plus dénués ; il leur accorde des répit, des remises de peine, des songes ; il les sauve, « avec des mots fous au bout de la langue ».

O'Neill, comme avant lui Tchekhov, est de ces auteurs qui ont forcé les gens de théâtre à se hisser jusqu'à lui, à inventer un nouveau style de jeu, à sublimer les catégories – psychologique, réaliste, expressionniste, symboliste. Les comédiens en sortent épuisés – tous ceux qui en ont l'expérience vous le diront, ça laisse des traces – mais aussi récompensés, purifiés comme après un baptême – du feu, du gouffre.

Au début, les comédiens semblent un peu froids, un peu français, je veux dire : réticents devant la force, devant l'énormité, sans cette truculence et cette ferveur d'Irlande rêvée, malade, qu'on attend d'eux. Et puis, peu à peu, ils s'enhardissent et prouvent qu'on avait tort : à force d'écouter ce qu'ils disent ou plutôt ce qu'ils crient, on finit par entendre ce qu'ils taisent. On est progressivement atteint, vaincu par ce mélo miraculeux qui pue la mort et le mauvais whisky.

« La voilà bien l'erreur de la lune ; elle vient trop près de la terre et elle rend les hommes fous », dit l'un des personnages. On dirait une phrase de Shakespeare. Est-ce elle, la lune, qui engendre l'humanité – des cinglés, des ivrognes, des prophètes ? Elisabeth Chailloux a joliment capté cela : cette lueur de visitation qui vacille dans un monde hanté, un monde sans remède.

Frédéric FERNEY

CHRONIQUE THEATRALE

Histoire de faire un petit tour en Amérique

ON ne quitte pas l'Amérique avec « Une lune pour les déshérités », d'Eugene O'Neill, poète dramatique de génie qui, parmi de nombreux mérites, eut celui de donner une fille à marier à Charlie Chaplin. Fable de l'alcool, de la misère, de la virginité, du verbe et de l'imaginaire irlandais transplantés sur un territoire à perte de vue, la pièce a des vertus roboratives, fondées sur son épaisseur sémantique et sa puissance de suggestion métaphorique, visiblement tirée de l'expérience sensible de son auteur.

Elisabeth Chailloux s'est attaquée à ce gros morceau avec une franchise artisanale digne de foi. N'éludant aucune difficulté, elle parvient à les surmonter toutes avec le plus bel entêtement issu de la meilleure volonté du monde. Au début, on ne sait trop que penser devant le maigre décor de Laurent Peduzzi (sable rouge, barrière de bois, humble baraque) puis, chaque interprète s'imposant peu à peu, on est conquis de haute lutte. C'est ainsi que Daniel Dublé s'affirme in fine dans le rôle de Hogan, le père. Prunella Rivière, en Josie, grande fille immédiatement brutale, révèle après l'entracte des merveilles de tendresse enfouie. Et que dire de Gérard Watkins (Tyron) qui construit son personnage par touches infinitésimales, avec une science imparable du crescendo des affects ? Ainsi, le théâtre s'avoue à vue comme travail subtil, instillant goutte à goutte dans les corps le sens indispensable qui l'éloigne par bonheur de toute singerie.

JEAN-PIERRE LEONARDINI

Théâtre

Fabienne Pascaud

Une lune pour les déshérités

*D'Eugène O'Neil, mise en scène
Elisabeth Chailloux. Durée :
2h30.* Fidèle à lui-même, Eugène O'Neil se penche sur les difficultés d'être d'une famille aux origines irlandaises accusées. Ses trois fils partis pour la ville, un vieux sacripant tient la ferme avec la seule aide de sa fille, une costarde à la langue bien pendue, qui prend un malin plaisir à se faire passer pour une traînée. Bien'que joué un peu trop carré – sauf par Prunella Rivière et Gérard Watkins, magnifique en alcoolique à l'élégance fitzgeraldienne –, le spectacle va sa route sans obstacle, ni temps mort. **J. Schidlow**

Jusqu'au 29 nov., du mar.
au sam. 20h30, dim. 16h,
Théâtre Antoine-Vitez, Ivry,
01-46-72-37-43.

Eugène O'Neill a inventé la tragédie américaine

Élisabeth Chailloux met en scène « Une lune pour les déshérités », d'Eugène O'Neill, prix Nobel en 1936 et père tourmenté du théâtre américain

Le théâtre d'Eugène O'Neill, c'est celui des larmes et du sang, de la déchirure des êtres et des fantômes qui les hantent, de leur difficulté à exister, à trouver leur place dans un monde d'échecs, de ressassements, dans une atmosphère sombre de rancœurs et d'alcool, d'illusions et de faux-semblants, visant à une grandeur tragique qui marqueront, plus tard, les Tennessee Williams, Edward Albee, voire Sam Shepard. Le théâtre d'O'Neill, c'est aussi — et surtout — celui d'une vie. La sienne.

La remarque peut paraître banale (tout auteur est évidemment inscrit dans son œuvre), mais elle prend ici une violence inaccoutumée, ne serait-ce que du fait d'un parcours biographique placé sous le signe de la révolte, de la rupture et du chaos : initié aux secrets de la scène par un père vedette du « mélo » qui triompha dans Monte-Cristo pendant quelque trente ans..., O'Neill a été étudiant à Princeton, employé à New York, chercheur d'or au Honduras, marin en partance pour Buenos Aires ou Southampton avant de se lancer dans l'écriture et de connaître les honneurs.

Marié trois fois, ébranlé par la chute dans la drogue d'un de ses fils et le suicide de l'autre, rompant en 1943 avec sa fille à la suite de l'union de cette dernière avec un Chaplin trois fois plus âgé qu'elle, frappé par la maladie de Parkinson, il aura confondu, plus que d'autres, son existence avec un théâtre construit à la lumière de la psychanalyse, tentant d'éclairer sans cesse, avec une lucidité qu'il voudrait toujours plus aiguë, toutes les zones d'ombre des frustrations et des désirs,

« Une Lune pour les Déshérités », et, ci-dessous Eugène O'Neill. (Photo Vincent Poncet/Enguérand et D.R.)

Le spectacle

■ Théâtre des Quartiers, à Ivry. Rens. 01.46.72.37.43.

Lettre au « New York Herald Tribune » du 13 février 1921 (extrait)

■ « Pour moi, seul le tragique a cette beauté si pleine de sens qui est la vérité. C'est le sens de la vie — de l'espoir. De tout temps, le plus noble s'est révélé le plus tragique. Les gens qui réussissent et ne vont pas plus loin, vers un



échec plus grand, appartiennent à la classe moyenne. Le fait qu'ils s'en tiennent au succès est la preuve de leur insignifiance et de leur compromission. Comme leur rêves devraient être beaux... Celui dont la récompense est un espoir désespéré est celui qui se rapproche le plus des étoiles et du pied de l'arc-en-ciel. »

Eugène O'Neill (1888-1953)

des secrets inavoués et des troubles discours, du rapport aux autres — père, frère, sœur et surtout mère, cette mère à laquelle il a été arraché trop vite, ex-comédienne elle aussi et elle aussi échouée dans la drogue par le biais de la morphine.

Autobiographie et tendresse immense

De fait, plusieurs des pièces de O'Neill s'annoncent ouvertement autobiographiques comme *Le Long Voyage au bout de la nuit* où, à côté de sa propre figure, on retrouve celles de son père, de sa mère, de son frère — un frère présent encore dans *La Lune pour les déshérités*, dont l'action se situe en 1923, l'an-

née du suicide de ce dernier...

C'est cette pièce que met en scène Élisabeth Chailloux dans un sobre décor de ferme perdue du Connecticut. Il y a là le père, vieillard irascible et solitaire, accroché à sa terre aux pierres sèches et abandonné par ses fils ; il y a Josie, sa fille, femme au corps trop grand et vierge qui se forge une réputation de fille perdue. Il y a enfin Jaimie, l'acteur échappé de Broadway, noyé dans l'alcool, égaré dans la course aux filles (c'est lui, le frère d'O'Neill). Entre le jeune homme et la jeune fille, une relation étrange se noue, sous la lune... Le temps de croire qu'en ce trou de misère, tout est possible — même de trouver, enfin, la

pureté et le repos l'espace d'une nuit d'amour « pas comme les autres », aussi chaste que profonde... Mais peut-on « échapper à soi-même » ? Avec l'aube, chacun retrouve son ornière.

Dirigés par Élisabeth Chailloux, Prunella Rivière (Josie) et Gérard Watkins (Tyron) rendent compte avec une force de vie bouleversante de cette quête vaine. L'univers d'O'Neill y est présent, jusque dans sa tendresse immense pour cette petite humanité défaits des déshérités. On regrette juste que, dans la première partie, la mise en scène cède trop au pittoresque.

Didier MÉRÉUZE

Théâtre

Une lune pour les déshérités ★★

Chez Eugene O'Neill, on est entre Dieu et le diable, le whisky se boit au goulot et l'amour se joue au bord du drame. Dans un simple décor de terre brûlée signé Laurent Peduzzi, Elisabeth Chailloux met en scène l'impossible amour de Josie, fille d'un fermier du Connecticut (Prunella Rivière), pour James Tyrone, un acteur de Broadway alcoolique (Gérard Watkins). Moins désespéré qu'il n'y paraît, l'auteur leur laissera une chance. Jouée sur un fil et superbement interprétée (en particulier dans la seconde partie), la pièce laisse un peu sonné : on ne s'approche pas impunément du cœur de l'homme. **L. L.**



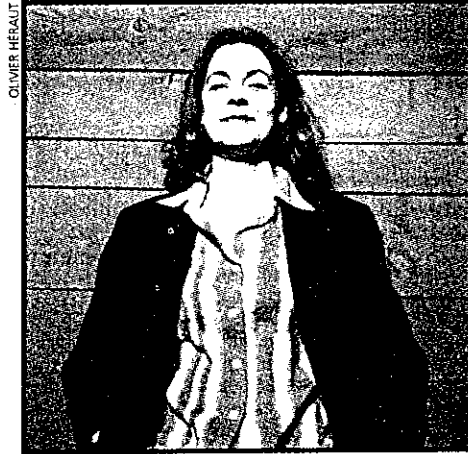
Prunella Rivière
et Daniel Dublet.

Quartiers d'Ivry (Val-de-Marne),
01-46-72-37-43. Jusqu'au 29 novembre.
De 70 à 110 F.

ARCHITECTE D'INTÉRIEURS

Avec Elisabeth Chailloux, ça commence en ateliers, ça finit en mises en scène : la tripe ça se travaille ! La preuve par O'Neill.

« J'ai toujours aimé le travail de friche, d'atelier. Le théâtre passe d'abord par ces moments où l'on cherche, où l'on tâtonne sans savoir vraiment ce que ça va donner. » Surprenante remarque de la part d'Elisabeth Chailloux, dont les spectacles sont marqués d'un goût quasi maniaque de la précision. C'est pourtant toujours dans ce creuset que se bâtissent ses mises en scène. Ainsi *Une lune pour les déshérités*, la pièce d'Eugene O'Neill qu'elle présente à Ivry, est née d'un atelier de recherche sur l'écriture nord-américaine. « D'ailleurs, à l'origine, il ne s'agissait même pas d'O'Neill mais de Faulkner. Je ne me suis intéressée à l'un que pour contrebalancer l'autre par



Elisabeth Chailloux : tâtonner pour mieux dire.

une écriture plus théâtrale. »

A la tête du théâtre des Quartiers d'Ivry avec Adel Akim depuis 1992, Elisabeth Chailloux est venue tard à la mise en scène. D'abord comédienne, elle fait ses premières armes au sein du Grand

Magic Circus aux temps « héroïques » où cette compagnie batissait sa réputation sur les routes de France. Après un passage chez Mnouchkine, elle rencontre Adel Akim avec qui, en 1984, elle monte pour la première fois un atelier de théâtre autour de *La Surprise de l'amour* de Marivaux. Sur les conseils avisés de Philippe Adrien, l'atelier devient un spectacle : « C'est comme ça que je suis devenue metteuse en scène »...

« Il y a chez les écrivains américains une capacité à mettre ses tripes sur la table qui me plaît énormément. Ce n'est pas conceptuel pour deux sous, au contraire. Tout n'est que libido. Avant d'écrire quoi que ce soit, l'écrivain américain a d'abord vécu et sa force vient de là. »

Ainsi d'O'Neill qui écrit *Une lune pour les déshérités* à la suite du suicide de son frère. Avec *Long Voyage du jour dans la nuit*, il mettait déjà en scène, sous des traits à peine déguisés, sa mère morphinomane et son père alcoolique, acteur de renom qui avait joué toute sa vie la même pièce tirée du *Comte de Monte-Cristo*. « L'influence d'O'Neill sur le théâtre américain a été énorme, remarque Elisabeth Chailloux. Aujourd'hui, il n'y a que chez Cassavetes que je retrouve des personnages aussi puissants. C'est cette tension qui traverse les films de Cassavetes que j'ai essayé de restituer. »

Hugues Le Tanneur

■ *Une lune pour les déshérités* d'Eugene O'Neill, mise en scène Elisabeth Chailloux jusqu'au 29 novembre au théâtre des Quartiers d'Ivry, 1 rue Simon-Dereure, Ivry (94). 01 46 72 37 43. Du mar au ven à 20h30, sam à 16h et 20h30 ; de 50 à 110F.

une sortie

« Une lune pour les déshérités »

Arrivez tôt, installez-vous au premier rang, le nez collé aux comédiens, vous ne le regretterez pas : le talent, ça se regarde de près. Pendant deux heures et demie qui ont l'air de durer cinq minutes, Élisabeth Chailloux et son équipe nous tiennent en haleine avec une simplicité déconcertante. Trois fois rien, juste l'essentiel : une poignée d'acteurs formidables, une mise en scène sans chichis, un texte superbe... Et une histoire toute bête. L'histoire de braves gens qui jouent aux mauvais coucheurs, sans en avoir franchement le goût.

Il y a d'abord Josie. Une grande bringue costarde qui mène au gourdin — la baguette, c'est trop fragile — la ferme paternelle, et qui se sert au gré

de ses envies dans le cheptel masculin du bled voisin. Hogan, c'est le père de Josie. Teigneux, pingre et alcoolique, il essaye de rendre à peu près fertile le tas de cailloux dont il a la charge, en maudissant tout ce qui bouge. Et puis, il y a Tyrone. Fils-à-papa à l'allure malade, acteur raté, éponge à bourbon, cynique, il attend patiemment de toucher l'héritage pour retourner claquer son fric dans les bordels de Broadway. Trois spécimens destinés à croupir éternellement dans la poussière du Connecticut des années 1920, ruminant des kilos de rancœurs ou bavant des litres de fiel.

Seulement voilà... Josie est amoureuse de Tyrone, chez qui elle devine une grosse, très grosse blessure, qu'elle aimerait bien lécher. Et Tyrone trouve que Josie n'est pas si grande, pas si forte et pas si délurée que ça. Même qu'elle a de beaux yeux. Quant à Hogan, l'idée de voir sa fille heureuse lui ferait presque plaisir, au fond. Chacun, presque malgré lui, va alors ouvrir son grenier plein de fantômes... Et ce qui avait commencé comme une version western d'*Affreux, sales et méchants* se transforme peu à peu en un mélodrame intimiste, légèrement doux et très amer, qui nous plonge dans l'univers turbulent de « déshérités » pas aussi infréquentables qu'ils veulent le faire croire.

Ce qui est sûr, c'est qu'on passe un sacré bon moment en leur compagnie. Et que, décidément, ces foutus auteurs américano-irlandais n'ont pas leur pareil pour nous flanquer les boules.

• Une pièce d'Eugène O'Neil, mise en scène par Élisabeth Chailloux. Jusqu'au 29 novembre, du mardi au samedi à 20 h 20, au Théâtre d'Ivry, 1, rue Simon-Dereure, M^o Mairie-d'Ivry (01 46 72 37 43). **GÉRARD BIARD**

Rendez-vous sous la lune

Du 2 au 29 novembre, le théâtre Antoine Vitez présente « Une lune pour les déshérités », œuvre ultime du dramaturge américain Eugène O'Neill, mise en scène par Elisabeth Chailloux. Cette déchirante histoire d'amour, d'alcool et de mort est la création annuelle du Théâtre des Quartiers d'Ivry.

« Une lune pour les déshérités », dernière pièce de l'immense et prolifique homme de théâtre que fut Eugène O'Neill, raconte la bouleversante rencontre de deux êtres cassés par la vie. Le temps d'une nuit, Josie femme trop libre, trop grande, trop forte et Tyrone, acteur de théâtre alcoolique, vivront des instants magiques, désespérés et miraculeux. C'est un voyage au cœur de l'intimité, au plus profond de ces deux êtres si dissemblables (un acteur urbain cynique et une fermière sauvage aux pieds nus), mais si idéalement faits l'un pour l'autre. La lune sera le témoin actif d'un amour humain absolu, de la mise à nu de deux âmes perdues.

Bien que profondément mélancolique, cette oeuvre a des aspects truculents. Ces fermiers Irlando-américains que sont Josie, son père et son frère n'engendrent pas la mélancolie. O'Neill aime à les décrire arnaqueurs et combinards. Aimant boire sec et chanter fort. Se

moquant de la prohibition et des milliardaires de la Standart Oil.

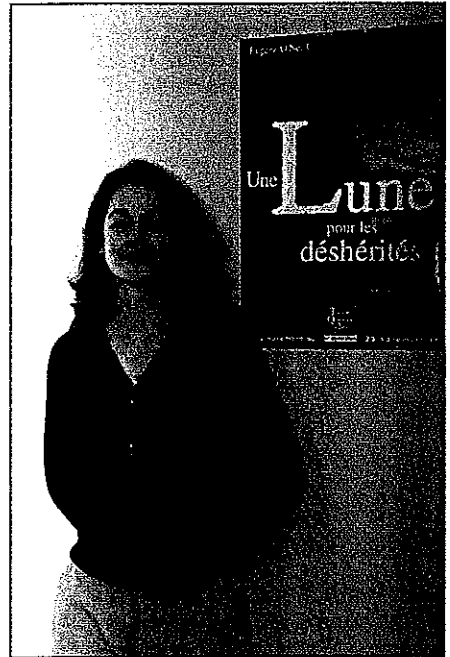
Elisabeth Chailloux, metteur en scène de la pièce nous a confié pourquoi elle a choisi de monter cette œuvre.

« Cette pièce, c'est tout ce que j'aime. Les personnages se dévoilent, s'ouvrent le cœur. Expriment ce qui les hante, les fait souffrir. Il y a une intimité, quelque chose de très proche qui se crée entre les personnages et le public. Eugène O'Neill écrit un théâtre qui se joue « à cœur ouvert », il est le fondateur de cette tradition du personnage américain qui se met à nu.

Tennessee Williams dont j'ai mis en scène « Le paradis sur terre » et « La ménagerie de verre » et plus tard, le cinéaste John Cassavettes ont développé ce type du « héros » raté, décalé ou écorché vif qui « sort » ses tripes.

Cette œuvre d'Eugène O'Neill est d'autant plus touchante qu'elle est fortement autobiographique. Elle évoque le fantôme de sa mère disparue et met en scène son

Elisabeth Chailloux, metteur en scène, « portraitisée » devant l'affiche de la pièce « Une lune pour les déshérités » d'Eugène O'Neill. Ce spectacle est la création théâtrale de l'année du Théâtre des Quartiers d'Ivry.



frère Jaimie qui s'est suicidé. En lui faisant vivre - à travers le personnage de Tyrone - une merveilleuse histoire d'amour, il lui offre en réparation, la paix et le bonheur qu'il n'a pas connus.

Comme dans les légendes de la vieille Irlande (pays d'origine de la famille O'Neill), Tyrone, l'âme damnée, trouve le pardon et la sérénité dans les bras d'une vierge au cœur pur. »

Cette pièce, comme toutes celles d'Eugène O'Neill, comporte la révélation d'un enfer. Ses personnages sont victimes d'une fatalité interne, d'une faille, d'un mal, mais ils n'ont d'autre juge qu'eux même. Tyrone et Josie n'échappent pas à cette règle. Assister à leur difficulté d'être, à l'émergence douloureuse de leur intime vérité, à l'éblouissement de leur amour, est un spectacle bouleversant.

La lune rend-elle les hommes fous ? L'amour est-il soluble dans le whisky ? L'amour peut-il sauver du whisky ? Autant de questions que se posait O'Neill dans la vie et dans cette pièce. Chacun pourra trouver sa réponse, en partageant le petit arpent de terre et la nuit étoilée de Josie et Tyrone.

Annie Chastagnol



Eugène O'Neill : auteur dramatique américain (New-York, 1888 - Boston, 1953). Fils d'acteurs, autodidacte, il eut une jeunesse aventureuse et découvrit sa vocation théâtrale durant le séjour qu'il fit dans un sanatorium.

Sa vie fut très marquée par les deuils (mort de son père en 1920, de sa mère en 1922, suicide de son frère Jamie en 23, de son fils aîné en 1950). O'Neill avait fait une tentative de suicide à 24 ans.

Il reçut le Prix Pulitzer en 1920 pour « Derrière l'horizon », puis le prix Nobel de littérature en 1936. Il écrivit plus de 20 pièces de théâtre dont : Long retour dans la zone, La corde, Anna Christie, Désir sous les ormes, Le grand dieu Brown, L'étrange intermède, Le deuil sied à Electre, Jours sans fin, Long voyage vers la nuit...

Une lune pour les déshérités
d'Eugène O'Neill
du 2 au 29 novembre
du mardi au samedi à 20 h 30
dimanche à 16 h

Lecture autour d'Eugène O'Neill :
samedi 21 novembre à 17 h
Théâtre d'Ivry Antoine Vitez
1, rue Simon Dereure
Réservations : 01 46 70 21 55.